

Pippo Delbono - extraits d'entretiens
Quoi, pourquoi et comment, Monsieur Pippo ?

"L'histoire de la compagnie est longue. Elle est composée de Pepe Robledo qui est un réfugié d'Amérique du Sud, de Fadel Abeid, réfugié sahraoui, d'une Albanaise, de Nelson Lariccia, un clochard de Naples, de Bobò que j'ai connu à l'hôpital psychiatrique. Gianlucca Ballarè, le mongolien, est un ami de ma mère. C'est autant d'histoires différentes. Il y a une dizaine de personnes qui travaillent avec moi depuis plus de dix ans.

Moi je suis passé par une école de théâtre, mais je privilégie un travail sur le corps, la danse. Je préfère qu'ils n'aient pas trop de mécanismes qui sont pour moi des tics des écoles de théâtre. Nous avons une méthode : le training physique. Le théâtre oriental comme le Kabuki m'intéresse, la "dramaticité" du corps, les changements de rythme, le travail sur la tension, la force, les parties féminine et masculine, le travail vocal également. J'ai commencé comme acteur. Je cherchais comment étudier les techniques pour être sur le plateau. C'est normal d'essayer de transmettre son parcours artistique.

Je n'aime pas les spectacles où le texte devient la représentation de quelque chose. Il y a trop souvent une prédominance du théâtre de textes, de paroles. J'ai présenté une pièce de Shakespeare, Henri V, mais tu n'as pas la sensation que c'est un Shakespeare. Ce sont des hommes qui parlent de luttes, de la fragilité des hommes. Je n'aime pas quand le texte devient un gage de compréhension. J'ai besoin de liberté. Le texte théâtral ne me laisse pas la possibilité de jouer, d'être libre de mettre ma projection intérieure dans le spectacle. J'ai peur d'un théâtre où le metteur en scène doit toujours expliquer les scènes. En ce qui me concerne, je donne des "signes", un parcours de lecture et de biographie et chacun a sa projection intérieure. Pour la musique, on ne demande pas : "qu'est-ce que signifie telle ou telle chose ?". Le théâtre est très lié à cette dimension de signification. Ce qui est important c'est que le spectacle touche le spectateur. Le pire c'est quand les gens disent : "c'est un spectacle joli", "carino" en italien. Ça veut dire quoi "joli" ? Il y a des spectacles qui m'ont beaucoup touché et pourtant quand je les ai vus au début je n'ai rien compris. C'était le cas avec les spectacles de Pina Bausch.

Mes textes privilégient les suggestions. Je choisis un thème, je le porte pendant un an. Souvent même, je choisis un titre. Je commence à regarder des images, à écouter de la musique... Au début c'est confus, puis je construis le spectacle petit à petit en traçant les grandes lignes, puis il y a le travail des acteurs. Les acteurs inventent des choses. Je leur donne des thèmes d'improvisation. Nous travaillons ensemble là-dessus. Je commence à faire une composition, à mettre une parole avec petite action, une musique avec une action. C'est plus un travail de composition que de construction. Tu crées l'harmonie. Après tu ne vois plus rien, mais bon. Le travail de la précision, c'est important. Selon la façon de faire les gestes, il y a des différences importantes. C'est ça la poésie. C'est quoi le sens d'un geste ?

..... Retrouvez les documents de la Scène nationale.....

..... Sur le site internet

..... www.theatredecavillon.com.....

Je suis un acteur avant toute chose. Je suis un acteur qui fait le metteur en scène et pas l'inverse. Être acteur signifie que tu as découvert la profondeur des choses. Les spectateurs te regardent. Je ne veux pas être en dehors et regarder ce qui se passe sur scène. Je sens plus le rythme, l'énergie du spectacle quand je suis sur scène. Cela me permet de retrouver l'animal qui est en moi.

Il y a des paroles et des images. Certaines paroles n'appellent aucune image. C'est important qu'il y ait un temps pour écouter seulement les paroles ou la musique et qu'il y ait d'autres moments avec des images. Cela crée une contradiction avec les paroles. Parfois, les images t'aident.

Dans les moments où il y a la fanfare, c'est bien aussi qu'il y ait des images. On n'écoute pas la musique qu'avec les oreilles, on la regarde aussi avec les yeux. Dans "Il Silenzio", le début du spectacle évoque le tremblement de terre, qui, en 1968, a détruit la ville de Gibellina en Sicile J'ai choisi la musique de Pink Floyd : "Dark side of the moon". Les images ne donnent pas d'interprétation figée de la musique, elles ouvrent plein de possibilités.

La musique, c'est important pour moi. Elle a quelque chose de dramatique ! Pour la musique enregistrée, le volume est différent selon les représentations. Il y a des moments où elle doit exploser... La musique développe mon imagination : si la musique est très forte, je dois faire des images à la hauteur de cette musique, même si quelques fois, c'est très difficile !

Quant à la fanfare, il s'agit de la fanfare de Rome, composée d'amateurs. Ils ont pris un mois de vacances pour être avec nous au festival d'Avignon et vont reprendre leur travail ensuite. C'est une expérience vraiment très enrichissante de travailler avec des amateurs, parce que ce sont des gens qui sont passionnés par ce qu'ils font. Pour moi, c'est un peu l'opposé des "intermittents du spectacle". Nous avons perdu le sens de cet amour là et je trouve qu'il y a là une générosité, une sobriété qui me semble très importante. Et pour la compagnie, c'est important de se confronter à cela...

Souvent le metteur en scène et les acteurs sont séparés. Si moi je ne fais pas de différence, c'est peut-être parce que je me sens plus chorégraphe que metteur en scène.

Je ne considère pas que les acteurs soient des interprètes. Chacun a un rôle. Ce sont des créateurs. L'acte d'invention est important. Par exemple, si je demande à Gustavo de faire un prêtre, il va peut-être construire l'image du pape. Il construit quelque chose à partir de son propre parcours. Si la mise en scène est collective, elle passe trop par la réflexion et c'est dangereux. Cela fait des spectacles chaotiques...

Le sacré, la dimension religieuse a beaucoup compté aussi dans notre histoire personnelle. Quand tu te racontes, tu racontes aussi ton pays. C'est la mémoire ! Ma mère s'est fâchée avec moi parce que j'ai été bouddhiste pendant quinze ans. C'est difficile d'être libre ! Il y a aussi une autre maladie, plus subtile, c'est le pouvoir de la culture !

Il ne faut pas perdre la simplicité du regard...

C'est pourquoi, je cite un texte d'Allen Ginsberg : "J'ai vu les meilleurs esprits...". Aujourd'hui, on a perdu le sens de la révolution. Certains de mes amis sont professeurs et me disent que beaucoup de jeunes sont résignés : ils acceptent les choses comme elles arrivent. Le risque, c'est de se projeter comme les autres

demandent de le faire. Je suis passé par ces moments-là. Les mécanismes de pouvoir sont si importants qu'on n'est plus libre de faire ce que l'on veut...

J'aime les acteurs qui savent mettre les choses en crise, en danger et c'est vraiment très rare chez les acteurs d'envergure. A travers mon expérience personnelle, je connais le travail des acteurs "de tradition".

Bobò a une grande sagesse sur scène. En revanche, il n'a pas conscience de jouer dans le cadre du festival d'Avignon et de ce que représente festival d'Avignon. Il a une conscience, une attention totale, une compréhension profonde, plus qu'une compréhension intellectuelle des choses. Il a une attention poétique profonde des choses, mais c'est difficile de lui expliquer des choses concrètes, parce qu'il ne comprend rien et tout en même temps. Il a une façon différente de considérer le monde. Au sein de la compagnie, cela n'a pas d'importance, c'est comme Nelson, personne d'entre nous ne le considère comme un fou. Le médecin a diagnostiqué la schizophrénie chez lui et semblait considérer qu'il ne pouvait pas jouer ! Pour ma part, je travaille avec lui depuis sept ans et je ne le considère pas comme un fou ! Il a des capacités extraordinaires. Lors d'une représentation à Ferrare, l'électricité a été totalement coupée. Les acteurs étaient paniqués, sauf Nelson qui a fait un monologue remarquable de cinq minutes le temps que l'électricité soit rétablie. Ses capacités font oublier qu'il est schizophrène ! Cependant, je ne considère pas que le théâtre soit une thérapie. On m'a invité à des congrès sur "psychiatrie et théâtre": c'était insupportable !

Quand je rencontre les hommes politiques, je trouve qu'ils ont souvent perdu le sens de la lutte. "Recommencer chaque jour, il n'y a pas de certitude", comme disait Pasolini.

La lutte permet de regarder le monde différemment. Chaque spectacle est une lutte contre les choses qui me font souffrir. La poésie, c'est une relation avec le corps. J'ai encore beaucoup à apprendre moi-même ! Plus généralement, je crois qu'il faut avoir du courage et de la passion. En ce qui me concerne, j'ai commencé à faire du violon, mais c'est un prétexte, un peu comme la méditation, je n'en fais pas pour le résultat. Un de mes maîtres me disait : "quand tu te réveilles le matin, tu dois passer trois minutes à regarder une chose précise". C'est une bonne approche de la vie qui permet de maîtriser la tête. Quand je vais voir un spectacle, je le regarde avec mon corps, je laisse ma tête de côté, cela me permet de découvrir des choses beaucoup plus profondes."